

L'immeuble-tour dans la ville d'aujourd'hui

Autor(en): **Jacquet, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **29 (1957)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-124680>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'immeuble-tour dans la ville d'aujourd'hui

Nous avons pris l'habitude de désigner par le mot «équipement» l'ensemble des ouvrages de toutes sortes par lesquels la civilisation actuelle tente d'affirmer sa domination sur la nature, et par lesquels elle s'organise pour répondre aux exigences d'une technique d'un développement si rapide que l'homme n'a pas toujours eu le temps de s'adapter à ses propres inventions. Il se trouve que dans une infinité de domaines, ces inventions ont paru merveilleuses avant même d'avoir pu faire leurs preuves, et que nous les avons utilisées aveuglément, sans nous donner le temps de mener à bien les expériences qui auraient pu les rendre totalement bienfaites. Les adorateurs du passé ont eu beau jeu, alors, de faire des comparaisons accablantes, les philosophes ont eu beau jeu de brandir des menaces qu'ils basaient sur des observations intéressantes, peut-être, mais sans actualité si l'on songe à la nouveauté et à l'imminence des problèmes qu'il fallait résoudre, et le public, désorienté, se contenta d'opposer à ceux qui lui voulaient le plus de bien, une inertie effrayante.

On peut prétendre, sans paradoxe, que si le développement de cette technique a fait naître un monde entièrement artificiel, fabriqué, inhumain, si son rythme de croissance a été si rapide qu'il ne nous a même pas accordé le temps de la réflexion, l'activité des meilleurs de nos moralistes, de nos ingénieurs, de nos constructeurs, sera et devra être, désormais, de nous faire retrouver cette nature dont nous nous sommes aperçus qu'il n'était pas possible de nous passer.

Jusqu'au début du siècle dernier, par exemple, cet «équipement» auquel il faut attribuer une si haute importance, ne se composait guère que de l'utilisation artisanale et sans grande envergure, de forces naturelles simples: quelques moulins à eau ou à vent, de rares manufactures, permettaient à nos aïeux de vivre un peu mieux que les Egyptiens ou les Grecs du V^e siècle avant Jésus-Christ, et encore. Les voies et les moyens de communication n'étaient guère plus développés que ceux des Romains, et il était facile aux ingénieurs de ponts et aux architectes des fabriques de dominer la science de leur métier séculaire. Depuis, en cent cinquante années, le monde a vu se poser à lui plus de problèmes qu'il n'avait eu à en résoudre pendant deux ou trois mille ans: il ne s'est pas attaché à cette découverte de son nouveau mode de vivre, sans de profondes blessures, qui ne pourront être cicatrisées qu'au prix d'un retour essentiel à cette nature que nous avons tellement bafouée qu'elle se venge atrocement aujourd'hui de nos injures.

Puisque l'homme, grâce aux conquêtes de l'automatisation, peut enfin espérer retrouver bientôt un rythme de travail qui ne soit pas inversement proportionnel à son bonheur, puisque les horreurs que firent naître, tout récemment encore, le profit et l'égoïsme, semblent être définitivement refusées par ceux qui en ont été jusqu'à présent les victimes, force est bien de donner, ou plutôt de rendre, à nos lieux d'habitation, ce rayonnement, cette sympathie, cette clarté qu'ils ont perdus pendant un siècle et demi. Non certes que les villes médiévales ou de la Renaissance, aient été, en leurs quartiers actifs, des paradis qu'il nous suffirait de copier pour retrouver à nouveau la joie de vivre: mais leur grandeur, elle, était plus humaine; on ne s'y trouvait jamais très éloigné de la campagne, où il était très facile d'aller retremper son courage au travail, et leur «échelle» n'était pas celle de ces monstrueuses agglomérations dont on ne peut aujourd'hui plus sortir qu'au prix de moyens de transport qui, en fait, sont exceptionnels et luxueux pour la plus grande partie de la population qui y croupit. Villes du désespoir ou villes de la colère, le XIX^e siècle, pour avoir gaspillé ses chances, n'a su créer qu'un monde de formes hideuses, et d'ailleurs absurdes: il a souillé les plus beaux paysages et étouffé les

idées les plus nobles. Ces villes, nées d'une industrie encore tâtonnante quant à ses fins (utilité pour le plus grand nombre? profit pour le plus petit nombre?), ces villes alignent le long de leurs rues sans joie les murs des ateliers ou les habitations sordides des travailleurs: elles se sont faites dans l'indifférence des conquérants de la technique à l'égard des problèmes humains. D'où la dévastation des espaces verts, que nous avons tant de peine aujourd'hui à reconstituer.

Or, il se trouve que, malgré les différences des législations et des politiques suivies dans les divers pays, les hommes conservent vis-à-vis de la terre un attachement sentimental, dont on peut dire qu'il a été le «moteur» de tout l'urbanisme actuel. Cette affectivité est développée encore par le rythme trépidant de notre ville moderne, qui réclame de la part de chacun une résistance sans défaillance, et, de ce fait, impose une régénération quotidienne: trouver dans son logis, au sein du foyer, après une journée de travail, la détente et la sécurité morales, n'est plus un luxe: c'est une nécessité absolue que la société se doit de satisfaire, et que chacun doit exiger sans cesse. Pour quelle part l'architecture contribue-t-elle à cette détente? Nos instincts les plus profonds nous font chercher, dans l'abri que nous aimons à retrouver après le travail, une défense contre les rigueurs du climat, et, plus encore, le respect de notre liberté, par la recherche de la solitude familiale, par un rejet, pour quelques instants rafraîchissants, des contraintes auxquelles nous avons dû nous soumettre pendant les heures de notre labeur. Nous avons tous le droit de nous échapper, pendant de telles heures, par le rêve, par le loisir, par la distraction, à une réalité où nous avons la responsabilité de la vie matérielle du petit groupe humain, familial, dont nous sommes chargés, nous avons tous le droit de retremper en lui l'énergie indispensable à son existence même. C'est pourquoi l'avènement de l'industrie, auquel nous venons d'assister, et la réconciliation avec la nature, à laquelle nous assisterons bientôt (il le faudra, sous peine de mort), sont bel et bien les causes qui déterminent toute l'activité de l'architecture moderne. Les volumes de l'habitation d'aujourd'hui doivent s'ouvrir sur une nature largement aérée, qui n'est plus considérée comme une source de dangers ou d'ennuis, contre lesquels il faut se protéger, mais bien au contraire comme un élément amical où l'on aime à se retremper: elle devient un facteur important du repos de l'habitant. Le paysage entre dans le cadre du logis. La maison laisse désormais pénétrer la lumière, dosée selon les heures du jour, disciplinée selon l'humeur ou selon la saison; elle ouvre ses portes et ses fenêtres toutes grandes sur l'espace ambiant, qui en devient comme le prolongement. L'homme s'y sent libre: il s'y sent en sécurité.

Nous ne parlerons pas, aujourd'hui, des conséquences d'un tel état de fait sur la disposition intérieure du logis: dans l'histoire sociale plus que dans l'histoire de l'architecture encore, cette disposition est en train de parcourir une étape significative, liée au déclin de la bourgeoisie, ou mieux à l'accession à la bourgeoisie de toute une classe de notre société qui, jusqu'à présent, n'avait même pas le droit d'avoir des idées à ce sujet. La disparition de l'ancienne salle à manger, si compassée; l'aménagement, sous forme de «Kitchenette» du «coin à manger», à proximité immédiate de la cuisine; la simplification générale des tâches où se sont usées, nerveusement, des générations de ménagères; l'installation nocturne de l'habitat, qui remplace par un simple divan, par une cloison mobile ou par un rideau, la cérémonieuse chambre à coucher; la transformation du mobilier lui-même; et mille autres modifications, transforment et allègent le cours de notre existence.

(Suite page 25.)

et ceux des chambres et dégagements badigeonnés à la pompe. Les portes palières ont une face peinte et une face extérieure en limba copalée deux couches.

Les meubles de cuisines en bois sont peints à l'extérieur et huilés à l'intérieur.

Equipement

Les immeubles hauts sont équipés d'ascenseurs «Schindler» (vitesse environ 0,7 m/sec.).

Une chaufferie unique fonctionnant au charbon, située entre les immeubles hauts et les immeubles bas, fournit l'eau chaude nécessaire à la consommation et au service de chauffage. Celui-ci est constitué par des radiateurs en tôle d'acier placés sous les fenêtres qui assurent une température normale (+ 18° par — 12° C. extérieur).

Toutes les baies à l'abri des intempéries sont munies de stores à lamelles métalliques dits «Vénitiens» et les autres de stores à rouleaux en bois à lames moulurées.

Les cuisines sont équipées d'une plonge en acier inoxydable prise dans les meubles de cuisine en bois, ainsi que d'un frigo encastré de 40 litres pour les studios et 60 litres pour les autres appartements.

Les salles de bains comprennent une baignoire encastrée, un lavabo, une glace et porte-linge, ainsi qu'un bidet.

L'installation électrique des appartements comprend une lampe centrale dans chaque pièce, une prise dans chaque chambre et dans la cuisine, et deux dans le living-room. En outre, la cuisine est équipée de prises spéciales pour cuisinières électriques et frigo, et la salle de bains d'une prise pour rasoir près du lavabo.

L'installation du téléphone est prévue jusqu'à l'entrée de l'appartement.

Les buanderies aménagées au sous-sol sont munies de machines à laver Bendix et de séchoirs Westinghouse.

Les extérieurs des bâtiments sont aménagés en pelouse et place de jeux pour enfants.

L'immeuble-tour dans la ville d'aujourd'hui

(Suite de la page 17.)

Mais le problème essentiel de l'architecture de notre époque, réside dans l'implantation de nos maisons; cette implantation, désastreuse naguère, nous a trop rendus malheureux, pour ne pas devenir le centre même des préoccupations de nos constructeurs et de nos urbanistes: et ce sont leurs réflexions à ce sujet, que nous devons exiger fécondes et utiles, bien plus que des inventions de détails qui, de toute façon, sont trop soumises à la mode pour être d'une durable valeur. Nos lois, peu à peu, doivent refléter notre nouveau mode de vivre, et non plus freiner des aspirations qui, après tout, n'ont plus rien de révolutionnaire. Le besoin de s'élever au-dessus du sol, de s'éloigner des voies de circulation, de se fermer à tous les inconvénients de rues invivables, de développer l'accès de chacun à l'air, à la lumière, à la verdure, la nécessité de créer ainsi une impression de détente, sont, semble-t-il, des raisons suffisantes, à déterminer les plus grands efforts de la part de ceux qui doivent organiser notre espace. On sait, à ce sujet, que notre collectivité envisage deux moyens, aujourd'hui, pour parvenir à cette libération nécessaire. Jusqu'à présent, il faut bien le dire, la possession du sol était l'un des objectifs principaux de l'homme dans sa lutte pour la sécurité et l'intimité de sa vie privée. Mais, au fur et à mesure que les hommes se sont groupés dans les villes d'une manière toujours plus intense et, disons-le, plus catastrophique, à la recherche d'un abri qui ne soit pas situé trop loin des lieux de travail, des problèmes sociaux graves se sont posés: surpeuplement, mauvaise utilisation du sol, exploitation généralisée d'une mentalité naïve, qui voyait dans la possession du moindre bout de terrain le paradis pour lequel aucun sacrifice ne serait jamais trop dur: des arguments sentimentaux tels que celui-ci, énoncé au XVIII^e siècle par William Pitt: «L'homme le plus pauvre peut défier le roi, dans sa cabane; les orages peuvent entrer; la pluie peut entrer; mais le roi d'Angleterre ne le peut pas: toutes ses forces armées n'oseraient pas franchir le seuil de la cabane en ruines...», de tels arguments perpétuent l'affection (naturelle, d'ailleurs) que chacun éprouve pour la maison familiale disposée dans un terrain où personne n'a de droits, que le seul propriétaire. Mais il est advenu que cette forme d'habitation a littéralement dévoré d'énormes espaces, avec autant d'appétit qu'une nuée de sauterelles dévore une région florissante. Un désir qui remontait au fond des âges devenait réalité tout à coup, mais, par là même, témoignait qu'il était dévastateur du site, comme on l'a vu tout autour des grandes villes, à Paris, à Londres, et qu'il fallait au plus vite trouver autre chose si l'on voulait sauver, ou retrouver, la part de nature à laquelle chacun, et avec raison, estimait avoir droit. La nature exige la grandeur. En dessous de certaines dimensions, elle se mue en désordre, en tristesse,

en irréparables dégâts. En admettant qu'un jour ou l'autre chacun devienne propriétaire foncier, nous n'aurons plus qu'à méditer les réflexions prophétiques d'Hertert Spencer: «Supposons que toute la surface habitable du globe soit close (elle le sera tôt ou tard): puisque les propriétaires fonciers possèdent un droit valable sur le sol, les hommes ne pourront plus avoir de place pour poser leurs pieds, sauf par permission spéciale de ces innombrables seigneurs du sol: si ces derniers veulent leur refuser une parcelle de sol pour dormir, ces hommes sans terre pourront légalement être expulsés de toute la surface du globe.»

On voit trop à quelles situations paradoxales sont parvenues les agglomérations qui n'ont pas su, à temps, envisager des solutions raisonnables à ce problème. Il existe certaines cités américaines, par exemple, qui se sont tellement étendues, sous prétexte de donner à chacun sa part individuelle de sol, donc de bonheur (mais un bonheur si fractionné, si amoindri, est-il encore du bonheur?), il existe certaines cités américaines dont les habitants passent le cinquième, ou même le quart de leur existence, à se faire transporter de leur lieu de logement à leur lieu de travail, et de leur lieu de travail à leur lieu de logement, tant les distances sont agrandies, démesurées, par la satisfaction, qu'on a voulu leur donner, d'un besoin qui est devenu monstrueux dans ses conséquences. Le problème, chez nous, a la même gravité, sinon la même urgence.

Il est remarquable de noter que cette civilisation américaine, qui n'a pas su résoudre le problème de la petite propriété foncière, n'a pas su non plus traiter la question de la construction en hauteur, qui pourtant, avec les moyens techniques dont elle dispose, aurait pu être le remède à la situation catastrophique de ses villes. La fièvre de la verticale, là-bas, n'a jamais été qu'au service de je ne sais quel orgueil social. Le gratte-ciel new yorkais n'est qu'un truquage, un triomphe de l'illusion, une œuvre gratuite, sans valeur sur le plan humain, et même néfaste. Le Corbusier ne le leur a pas envoyé dire, et il a fort bien fait. Aucun voyageur, certes, n'échappe au saisissement que provoque Manhattan. Et après? Une ville n'est pas une silhouette théâtrale qui doit être contemplée de loin, et où la vie est un continu et irréparable désastre. Cette sorte d'urbanisme ne peut que sombrer dans l'épouvante: des rues-couloirs coincées entre deux montagnes glacées, noires, terribles, de ciment, de fer, ou de pierre artificielle, sont un cauchemar où sont obligés de vivre, à longueur de journée et de vie, des millions d'hommes trop patients, que le manque de lumière a rendus si myopes, que le manque de mouvement a rendus si impotents, que le manque de silence a rendus si sourds, que le plus misérable cheval de labour, que le plus bêlant mouton de boucherie, doivent être plus heureux qu'eux. Sans espace

libre, sans verdure autour de lui, le gratte-ciel est une catastrophe. L'architecture géante exige l'air libre.

Air. Liberté. En publiant ici l'immeuble le plus haut (pour le moment) de Genève, nous ne pouvons faire mieux que de citer quelques réflexions du professeur Arnold Hœchel à ce sujet:

On pourrait créer des quartiers d'une esthétique nouvelle, où les rangées de maisons familiales, les petits et les grands immeubles collectifs, et quelques maisons-tours, formeraient une œuvre plastique harmonieuse et pleine de contrastes, et où les frondaisons joueraient un accompagnement de fraîcheur et de repos. Je ne décris pas ici de la musique d'avenir. Des essais ont été tentés, et vous verrez quel rôle intéressant et presque indispensable peut prendre la maison-tour.

A Genève, le quartier de Vermont avec ses maisons de quatre à quinze étages sera bientôt terminé. (Réd.: c'est chose faite maintenant.)

... Pour dire toute ma pensée, conclut le professeur Hœchel, je crois que la maison-tour, selon qu'elle s'intègre heureusement dans une composition d'ensemble, constitue un enrichissement pour le territoire. Si au contraire elle s'ajoute comme une verrue à un site déjà parfait, c'est une catastrophe...

La maison-tour doit rester une exception: les spéculateurs ne doivent pas pouvoir s'appuyer sur des bases légales pour

imposer ce genre de construction: les Municipalités doivent rester entièrement maîtresses d'une décision permettant de construire un édifice qui modifiera le site urbain et enfin une autorisation de construire ne devrait être prise qu'après mûres réflexions et consultations d'hommes expérimentés, indépendants, ayant fait preuve de leurs qualités d'urbanistes et d'artistes.

Je crois que ces conseils sont sages et nous rappellent cette vérité première que nos villes ne sont pas créées pour rendre un service à ceux qui les construisent, mais aux hommes qui les habitent.

On le voit par ces remarques, notre urbanisme s'oriente, à juste raison, vers des solutions d'ensemble qui seules pourront rendre à nos villes cette grandeur, et surtout cet esprit de grandeur, qui avait été abandonné pendant trop longtemps, quand elles eurent à absorber les énormes surplus de population que l'industrie attirait à elles, et quand elles ne se développèrent que par des accommodages hâtifs. Ne soyons pas dominés par la technique: mais puisque la technique nous permet aujourd'hui de sauvegarder, par de telles réalisations, des sites où la nature s'allie harmonieusement aux œuvres des hommes et, pour leur plus grand bonheur, il n'y a pas de raison de refuser ce nouveau visage de nos cités.

Pierre Jacquet

Le point de vue de la famille

(Suite de la page 7.)

3. La désintégration de la famille moderne

Du fait de la structure de la société actuelle, nous avons été amenés à nous pencher sur les valeurs tangibles de la famille.

C'est que la famille qui avait ses racines profondes dans la tradition disparaît de plus en plus et la famille nouvelle se trouve placée devant la tâche de justifier *elle-même* son existence et ses conditions d'existence.

4. La désorganisation de la famille moderne

La famille qui, par suite de cette désintégration, se trouve rejetée sur sa propre substance, est menacée de complète désorganisation par la soif de jouissance et de facilité de notre époque, qui sont l'expression des conceptions matérialistes qui ont cours aujourd'hui. Dans notre civilisation occidentale on confond de plus en plus: luxe et culture, prestige social et sentiment de dignité personnelle, soif de pouvoir et comportement moral.

Après que l'homme occidental de l'époque contemporaine eut renoncé successivement à l'Eglise, au Christ, et, finalement, à Dieu, il en est venu à vivre dans un monde complètement sécularisé, qu'il veut totalement assujettir à ses vœux. Il veut jouir le plus possible de la vie (il n'en a qu'une!) La science et, avec elle, la technique, l'industrialisation et la bureaucratie vont au-devant de ces aspirations. Les nouvelles normes de comportement deviennent de plus en plus intenses et se répandent dans des milieux sociaux de plus en plus étendus par le truchement de moyens techniques tels que la presse, la radio, la télévision, le cinéma. Il est même devenu difficile d'empêcher qu'elles ne s'installent dans la famille. Nous voyons ainsi comment la plupart des familles ont capitulé devant l'esprit de notre temps: les parents y jouent tout simplement le rôle d'agents du matérialisme pour leurs enfants. Seule la famille à l'esprit ouvert peut apporter le salut dans ce domaine. C'est là que l'on assimile avec esprit ce que notre époque a de précieux; on y prépare les enfants à la rencontre avec la culture actuelle par le développement des méthodes d'éducation destinées à combattre l'idéal opposé que constituent les éléments inadmissibles de la mentalité de l'époque. Oui, la famille comme il faut est même appelée

à porter dans le monde quelque chose de la saine atmosphère, de la chaleureuse humanité, de la faculté d'établir des contacts avec les hommes, du respect de la personne humaine et du respect de la personnalité qui la caractérisent. *Vis-à-vis de ce nouveau milieu aussi, la famille doit se justifier.*

5. Les problèmes de la ville et de l'urbanisme

Notre société actuelle se caractérise, en ce moment, entre autres, par le développement des grandes villes.

Ce ne sont donc pas tant l'étendue et la conformation de la ville, ni le nombre de ses habitants qui présentent de l'intérêt, mais bien le fait que la ville est le centre régulateur de la vie économique, politique et culturelle, le noyau qui attire les régions les plus éloignées (même le plus petit village) dans son orbite et qui a réuni les activités les plus diverses en un «monde en soi».

La ville n'est-elle pas le fruit de la concentration de toutes les activités industrielles, commerciales, financières et administratives, de tous les moyens de communication et de transport en un même lieu? Ne trouve-t-on pas dans la ville un «équipement» complet des activités culturelles et de toutes les formes possibles de délassement, telles que presse, théâtres, bibliothèques, musées, salles de concert, opéras, cliniques, maisons d'édition, écoles spécialisées et supérieures? N'y trouve-t-on pas les centres sociaux et religieux et les services des organisations professionnelles? Tout cela constitue un grand bien et un progrès remarquable, qui exerce sa magie sur les campagnes et les attire. D'ailleurs, la campagne prend de plus en plus l'aspect de la ville.

En effet (répétons-le encore une fois) cette dernière est bien plus qu'une concentration d'habitations et de personnes: *elle constitue une conception de vie et un mode de vie.* Les citoyens peuvent bénéficier, ainsi que nous l'avons signalé ci-dessus, de tout ce que la technique leur offre. Mais ils ne se connaissent pas les uns les autres. Sans doute ont-ils, plus que le villageois, des contacts avec un plus grand nombre de personnes, mais ce ne sont là que des contacts fonctionnels, impersonnels. A la ville, les relations sociales sont superficielles, fugitives, anonymes. L'individu y vit en dehors de toute tradition, de tout contrôle social. Il menace de devenir un déraciné, pour lequel ce qui est utile,